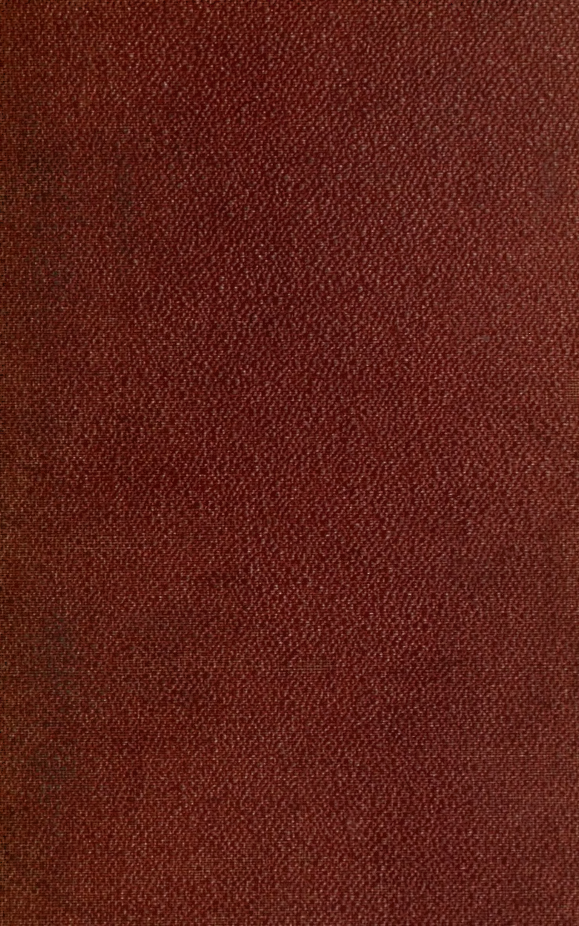


JOACHIM ROLLAND

Les Comédies Politiques

d'Eugène Scribe



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & Cie

9, RUE DE L'ÉPERON, 9

—

MCMXII

A Monsieur Pierre Martin,
sincère hommage,
Joachim Rolland

LES COMÉDIES POLITIQUES
D'EUGÈNE SCRIBE

DU MÊME AUTEUR

La Tragédie française au XVIe siècle : " Les Juifves ", 1 vol. in-8°. E. SANSOT et C[ie], éditeurs .... **4 fr.**

Etude sur Gustave Flaubert .... **1 fr.**

Etude sur Guy de Maupassant .... **1 fr.**

JOACHIM ROLLAND

Les Comédies Politiques d'Eugène Scribe



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie
9, Rue de l'Éperon, 9
MCMXII

Il a été tiré de cet ouvrage trois exemplaires sur Japon impérial numérotés de 1 à 3 et six exemplaires sur Hollande van Gelden numérotés de 4 à 9.

INTRODUCTION

Les Comédies politiques
D'EUGÈNE SCRIBE

Introduction

Si l'on cherche à découvrir aujourd'hui les causes des prodigieux succès de théâtre obtenus par Eugène Scribe, on se rend bien compte qu'il n'a pas dû sa renommée et sa fortune au mérite littéraire de ses œuvres. Ce producteur infatigable, dédaigneux du style, a été un artisan extrêmement habile beaucoup plus qu'un artiste ; il a toujours cherché à pousser à la perfection l'artifice de l'intrigue, et son mérite consiste presque exclusivement à char-

penter convenablement un sujet donné, à répartir la matière en un certain nombre d'actes, et à ménager avec soin les péripéties, les coups de théâtre et le dénouement. Sa gloire aurait duré plus longtemps s'il avait poursuivi un autre but que le succès à tout prix, s'il avait eu une préoccupation plus élevée que celle de monnayer son talent, et d'en tirer le plus grand nombre possible de satisfactions d'amour-propre et d'argent. Ce qui explique la vogue incroyable dont il a joui en son temps, c'est qu'il s'est laissé diriger docilement par le goût de ses contemporains au lieu de les dominer et de leur faire accepter ses préférences personnelles. Sans cesse, il a cherché ce qui pouvait lui assurer la faveur du public, et cet asservissement, qui lui a valu sa gloire, explique aussi sa

prompte décadence : la postérité se venge, en l'oubliant, de quiconque l'a trop oubliée elle-même.

On peut dire que la vie entière de Scribe a été consacrée au théâtre. Ses romans et ses nouvelles ne sont qu'une très faible partie de son immense production. Une vocation impérieuse le poussait vers la scène, et il a abordé successivement tous les genres dramatiques, depuis le léger vaudeville en un acte, jusqu'à l'opéra-comique et l'opéra, en passant par la comédie sérieuse et le drame en cinq actes. Dès l'âge de 18 ans, Scribe, encore étudiant à l'Ecole de Droit, est déjà passionné pour le théâtre et compose quelques vaudevilles, les *Dervis* (1811), l'*Auberge* (1812), *Thibault, comte de Champagne* (1813), le *Bachelier de Salamanque* (1815). Ces premières œuvres

ne furent pas remarquées, et Scribe ne commença à se faire apprécier du public que dans les premières années de la Restauration. Son succès date de la représentation, en 1816, du vaudeville intitulé *Une nuit de la Garde nationale.* Dès lors, avec divers collaborateurs, il fait jouer sur toutes les scènes de genre de Paris des vaudevilles toujours applaudis.

En 1820, s'ouvre le Gymnase, sous la direction d'un des collaborateurs de Scribe. Placé ensuite sous le patronage de la duchesse de Berry, ce théâtre prit le nom de Théâtre de Madame. Le directeur, par un traité en bonne et due forme, s'attacha Scribe, qui fut pendant vingt ans son fournisseur attitré et donna sur cette scène cent cinquante pièces. Le nouveau régime, en ramenant la paix, avait ramené éga-

lement le goût des plaisirs ; Scribe charma par ses vaudevilles adroits la société frivole et mondaine de la Restauration. Les élégants se pressaient pour l'applaudir au coquet théâtre du Gymnase. Il était le maître incontesté de cette scène, et les jeunes auteurs n'osaient se produire que sous son patronage et avec sa collaboration. De toutes parts on lui apportait des idées, des plans et des projets de pièces. Avec son habileté surprenante, il mettait tout cela en œuvre, ajoutait, élaguait, remaniait et donnait à ces pièces innombrables ce cachet personnel qui était la marque du succès. Le traité, très lucratif pour Scribe, fut encore plus avantageux pour la direction du Gymnase.

La Révolution de 1830 vint troubler ses habitudes ; Scribe ne s'en

émut pas outre mesure. Le goût du public avait changé ; il s'empressa de changer également. Du même coup, il aborda une scène plus illustre et un genre plus sérieux, en donnant à la Comédie-Française, le 14 novembre 1833, *Bertrand et Raton*, comédie en cinq actes. Déjà il avait donné au même théâtre quelques pièces sans couplets : *Valérie*, en 1822, le *Mariage d'argent*, en 1827. Mais c'est à partir de 1833 que, sans renoncer d'ailleurs à écrire des vaudevilles, il composa la plupart de ses comédies sérieuses.

La souplesse du talent de Scribe était si grande, qu'il ne réussit pas moins dans ce genre que dans les vaudevilles. Il consacra et augmenta même sa réputation, qui devint européenne et qui fut consacrée par sa

réception à l'Académie Française, en 1834.

Parmi les pièces sérieuses que Scribe fit jouer dans cette nouvelle période, on en distingue un certain nombre qui ont un caractère historique et politique. Dans les unes, Scribe expose quelques idées, qu'il donne comme sa philosophie de l'histoire ; dans les autres, il fait la satire des mœurs politiques de son temps. Ces pièces, tant par leur valeur propre que par les idées qui y sont développées, comptent parmi les plus intéressantes et les plus remarquables que Scribe ait écrites. Elles supportent encore maintenant la lecture, et c'est de ces pièces que nous allons nous occuper. Nous examinerons successivement deux groupes de pièces : les pièces historiques, *Bertrand et Raton* (1833), l'*Am-*

bitieux (1834), le *Verre d'eau* (1840), et les pièces politiques, le *Solliciteur*, datant d'une période antérieure (1817) et la *Camaraderie* (1837).

Chapitre Ier

Bertrand & Raton (1833)

CHAPITRE I

Bertrand et Raton (1833)

La pièce nouvelle que Scribe, en 1833, fit jouer à la Comédie-Française, était une comédie sérieuse, une pièce historique en cinq actes et dont le sujet était emprunté à l'histoire du Danemark. Scribe suivait le mouvement des esprits en composant ainsi une pièce politique ; mais il ne s'est pas refusé le malin plaisir d'y glisser des intentions satiriques. Il était impossible, en voyant se dérouler les péripéties d'une révolution danoise, de ne pas songer aux événements récents de 1830. Scribe prétendait tirer d'un exemple historique la philosophie des

révolutions, et railler les *Ratons* naïfs et vaniteux qui croient conduire les mouvements populaires alors qu'ils sont uniquement les instruments aveugles d'ambitieux plus rusés, et qu'ils se brûlent les doigts pour tirer les marrons du feu en faveur des *Bertrands* de la politique. Scribe a souligné lui-même ses intentions en donnant pour sous-titre à sa pièce l'*Art de conspirer*.

Dans *Bertrand et Raton*, il mit en scène la suite d'intrigues qui aboutirent, en 1772, à la chute du ministre libéral Struensée. La plupart des personnages qui prennent part à l'action sont historiques.

Il ne sera sans doute pas inutile de donner un bref aperçu de la pièce. Struensée, premier ministre, après avoir été médecin, est le favori tout

puissant de la reine Mathilde ; Christian VII, faible d'esprit, lui a abandonné son pouvoir royal. La reine douairière songe à renverser le ministre et à prendre en mains la régence ; elle est soutenue par un mécontent, Koller, colonel des gardes. Le comte Bertrand de Rantzau, un des ministres, conduit toute l'intrigue, à l'insu même des conjurés. Il se sert d'un riche marchand, Raton Burkenstaff, pour ameuter le peuple. Un instant Struensée triomphe du mouvement par la force. Koller, craignant d'être compromis, trahit le secret du complot, sans dénoncer pourtant la participation de la reine douairière. Sur le conseil de Rantzau, celle-ci arrache au roi Christian l'ordre d'arrêter Struensée et la reine Mathilde. Koller, compromis auprès des deux partis, et

menacé par Rantzau d'une dénonciation, exécute cet ordre. La reine douairière obtient la régence, Bertrand de Rantzau est nommé premier ministre, et Raton Burkenstaff est récompensé... par le titre honorifique de fournisseur de la cour, alors qu'il a dépensé toute sa fortune pour le succès de la révolution. Tel est, très sommairement résumé, le sujet de la pièce. A cette intrigue politique vient s'ajouter une intrigue d'amour. La fille d'un des collègues de Struensée, Christine de Falkenskield, est fiancée à Frédéric de Goelher, neveu du ministre de la marine ; elle est aimée en secret par le fils de Raton, Eric. Celui-ci la sauve de l'émeute et lui avoue son amour. Plus tard, il pénètre dans l'hôtel du comte de Falkenskield, pour provoquer en duel le fiancé de Christine.

Mais on le prend pour un des conjurés, on le saisit dans l'appartement même de la jeune fille, où il s'est enfui, et il ne révèle pas la vérité, de peur de compromettre celle qu'il aime. Il est condamné à mort, mais la chute de Struensée le délivre, et Christine, qui a tout fait pour le sauver, jure qu'elle ne sera jamais à un autre que lui.

D'où est venue à Scribe l'idée de traiter cet épisode historique. Il était toujours à l'affût de tout ce qui pouvait lui fournir un sujet de pièce. Cette histoire si romanesque de la chute de Struensée a dû le séduire d'autant plus qu'il y trouvait l'occasion de placer des allusions à la récente révolution de France. Il est possible qu'il ait lu les mémoires de Falkenskield, un des collègues de Struensée, qui figure parmi les personnages de la pièce. Ces mé-

moires, traduits en français par Secrétan, avaient paru en 1822.

Quoi qu'il en soit, Scribe a bien vu toutes les ressources de son sujet ; il a su y découper habilement la matière de ses cinq actes. Comme toujours, il s'entend à merveille à suspendre l'intérêt et à produire à point nommé surprises et coups de théâtre. Tout cela est préparé et justifié avec soin ; les vraisemblances matérielles sont scrupuleusement respectées. Si Rantzau enferme Raton dans sa cave, nous savons au juste comment il y réussit et pourquoi Raton avait eu besoin de descendre dans cette cave, où le comte le séquestre si à propos. Scribe n'oublie pas de nous dire auparavant que la porte est doublée de fer, qu'elle a six pouces d'épaisseur, et qu'il y en a par derrière une autre

toute semblable. On comprend alors que Raton puisse appeler sans être entendu. Nous apprenons aussi que la femme du marchand possède une clef du caveau, ce qui permettra à Rantzau de délivrer Raton au bon moment. Il en est de même dans tout le cours de la pièce.

Cette habileté à conduire une intrigue ne va pas sans quelques procédés artificiels. Telles sont les lettres compromettantes de Koller, dont Rantzau joue pour contraindre le traître à exécuter ses plans. En outre les personnages abusent vraiment de l'a-parté. On remarque aussi des situations conventionnelles et peu originales. Eric, surpris avec ses armes dans l'appartement de Christine, passe pour un conjuré, et le quiproquo ne se dissipe pas, parce qu'Eric ne veut pas, en se

justifiant, compromettre la jeune fille. Mais le mouvement d'action est si entraînant qu'on ne fait presque pas attention à ces détails.

L'intrigue est en effet le fort de Scribe. Dans *Bertrand et Raton*, il a su, comme dans ses autres pièces, combiner avec le plus grand soin ses mécanismes compliqués, et tout cela joue dans la perfection. Mais si l'on cherche un mérite plus solide, la vraisemblance qui résulte, non plus des circonstances matérielles, mais de la logique des caractères, on est aussitôt déçu. Les personnages ne sont que des fantoches, dont l'auteur manie adroitement les ficelles. Une seule figure se détache avec un certain relief, c'est celle de Bertrand de Rantzau. Celui-là est vraiment un homme réfléchi et avisé ; ambitieux, il n'a pas des ambi-

tions mesquines ; il sait manœuvrer habilement et il ne remet pas au caprice du hasard le succès de ses espérances.

Mais passons aux autres personnages : on ne trouve chez eux ni psychologie sérieuse, ni valeur morale : Koller conspire pour devenir général et se trouve très habile de trahir son parti, dès qu'il court quelque risque. Le ministre Falkenskield obéit aux suggestions de Rantzau alors qu'il croit se décider par lui-même. Le baron de Gœlher est un jeune niais qui s'entend uniquement à valser et à faire des grâces ; il a bien tort de se croire l'étoffe d'un homme d'Etat et surtout de s'attaquer à Rantzau dont il convoite la place ; il sera ministre l'espace d'une contredanse. Quant à Raton Burkenstaff, son rôle même l'obligeait

à être une dupe, et il le mérite bien. Il fait preuve de la plus épaisse sottise et de la plus niaise vanité. Il se croit un grand politique et un puissant personnage parce que la foule a cassé pour lui quelques carreaux. S'il veut troubler l'Etat, c'est pour satisfaire de mesquines ambitions personnelles : il cherche en vain à faire croire qu'il travaille pour le pays et pour la liberté, alors qu'il songe uniquement à se faire nommer bourgmestre. Il ne réussit même pas à se faire prendre au sérieux par sa femme.

En face de ce groupe d'intrigants sans scrupules et sans envergure, les sentiments généreux sont représentés par Eric et Christine. C'est une psychologie bien singulière que celle de Christine : nous la voyons d'abord sous les traits d'une petite fille humble-

ment soumise à la volonté de son père et aux préjugés de sa caste ; elle épousera le baron de Gœlher, qu'elle n'aime pas, pour faire plaisir à sa famille et parce que cela est convenable. On se demande où cette enfant si timide prend ensuite l'audace de tenir tête à son père, de sacrifier ses préjugés pour sauver Eric et de déclarer qu'elle le veut pour mari. Quant à Eric, ce n'est pas un intrigant ; il faut voir avec quelle fière modestie il sollicite un grade qu'il demande non pour satisfaire ses vanités, mais pour pouvoir obtenir une réparation d'honneur, pour avoir, dit-il, « le droit de se faire tuer ». Il est chevaleresque : il a mis son point d'honneur à cacher son amour pour Christine, tant qu'il a été le secrétaire et l'obligé du comte de Falkenskield ; il ne parle qu'au mo-

ment où, chassé par le père de la jeune fille et insulté par son fiancé, il se juge dégagé de ses obligations. Nous savons qu'il se sacrifie à la fin pour ne pas compromettre Christine.

D'où vient donc que nous n'admirons guère un si noble caractère ? La faute en est à Scribe lui-même. On sent bien qu'il n'est pas convaincu ; ce n'est pas là la morale qui lui est chère. Eric et Christine sont trop loin en effet de la conception que Scribe et son public bourgeois de 1833 se faisaient de la vie. Scribe a la religion du succès ; il n'est pas éloigné de donner raison à ceux qui veulent faire de beaux, c'est-à-dire de riches mariages, gagner beaucoup d'argent, arriver à de brillantes positions, devenir bourgmestres, généraux ou ministres. C'est pourquoi Scribe ne sait pas trouver la

note juste ; ceux de ses héros qui sont désintéressés, paraissent romanesques. Scribe ne croit pas assez à la générosité pour nous y faire croire et Eric et Christine nous font assez l'effet, qu'il l'ait voulu ou non, d'être des romantiques, des cerveaux brûlés ! Les maximes égoïstes des autres personnages sont trop opposées à leur idéal ; par contraste, ils sont invraisemblables. Pour un peu, comme Rantzau, nous verrions dans leur noblesse de caractère une maladie qui se dissipera avec l'âge.

Il ne faudrait pas chercher non plus dans *Bertrand et Raton* des qualités de style et d'esprit. Scribe n'a pas le temps, dans sa poursuite du succès, de rechercher des mérites littéraires. Son style n'a aucune valeur artistique ; il a le secret des épithètes

vagues et incolores, des clichés usés ; c'est un style d'improvisateur. Quand Scribe recherche la noblesse de l'expression, il parle sérieusement du « toit hospitalier » de Falkenskield et de ces « infortunés qui gémissent dans les fers ». Il n'est pas difficile sur la qualité et l'originalité de son esprit ; tout lui est bon, et il recueille les plaisanteries faciles et usagées : telles sont les allusions aux infortunes conjugales du roi, et le mot de Koller sur Struensée : « Il a tant fait de visites autrefois quand il était médecin, qu'il faut bien qu'on lui en rende à présent qu'il est ministre ».

Ce qui fait pour nous l'intérêt de la pièce, c'est surtout que Scribe y témoigne naïvement de son état d'esprit et de celui de la société bourgeoise contemporaine : culte du suc-

cès, prédominance des intérêts matériels, désir égoïste des places, des distinctions sociales, de l'argent et du pouvoir. Scribe partage au fond les ambitions qu'il a l'air de poursuivre de ses traits de satire.

On ne saurait davantage trouver profonde sa prétendue philosophie des révolutions ; rien de plus banal que sa thèse. Il veut nous révéler les dessous de la politique, nous montrer quels intérêts provoquent les mouvements populaires et les font tourner au profit des intrigants sans scrupules qui les mènent. Ces idées sont exposées par le comte de Rantzau dans la scène VI de l'acte I. Rantzau y explique pourquoi il ne veut pas se mêler de conspirer :

« Depuis longtemps, dit-il, je suis revenu des conspirations, et voici

pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient le plus étaient très rarement ceux qui en profitaient ; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter, sans danger, ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. »

D'ailleurs une conspiration ne peut réussir, si on n'intéresse le peuple à son succès. « On ne verra là-dedans, poursuit Rantzau, que les projets d'une vengeance ou d'une ambition particulière. Et qu'importe à la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que, par suite de cette discussion de famille, M. Koller obtienne une belle place ? Qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de

cour à laquelle le peuple ne prend point de part ? Il faut, pour qu'un pareil mouvement soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui ; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu,... qu'on le lui persuade du moins ! Alors il se lèvera, alors vous n'aurez qu'à le laisser faire ; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation,... on peut susciter des troubles, des complots ; on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions ! »

La vraie manière de réussir, c'est d'agir froidement, sans haine, sans désir de vengeance ; c'est surtout de ne se fier qu'à soi-même : « Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille

peut être l'ami du lendemain... Et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice ».

Ainsi Scribe veut montrer que les révolutions sont faites par le peuple au profit des ambitieux. Le peuple croit agir de son plein gré, et il est mené ; il croit travailler à son intérêt et il n'aboutit qu'à l'élévation des intrigants. En somme, Scribe ne voit dans les grands changements politiques qu'une suite d'intrigues mesquines, compliquées par l'emploi des petits moyens, des petites causes produisant de grands effets. Il fait consister tout le mérite des hommes d'Etat à embrouiller et débrouiller cet écheveau, à provoquer ou à apaiser

les colères populaires, et à manœuvrer au gré de leurs ambitions des comparses obscurs dont ils jouent comme de marionnettes sans pensée et sans volonté. C'était réduire la politique à la mesure de son propre talent.

Chapitre II

L'Ambitieux (1834)

CHAPITRE II

L'Ambitieux (1834)

Un an après la représentation de *Bertrand et Raton*, Scribe donna à la Comédie-Française une nouvelle pièce historique en cinq actes, l'*Ambitieux*. Cette fois l'action se place en Angleterre, sous le règne de George II, en 1736 ; le sujet roule sur la disgrâce momentanée et le retour au pouvoir du premier ministre, Robert Walpole. Une histoire d'amour, comme dans la pièce précédente, se mêle à l'intrigue politique, à laquelle elle s'unit même plus étroitement encore, car c'est elle qui contribue pour une large part à motiver les diverses péripéties.

Le vieux médecin Neuboroug a été jadis, à l'Université de Cambridge, l'ami intime de Robert Walpole ; depuis ils se sont perdus de vue, et Neuboroug accuse le ministre d'ingratitude. Mais il se trouve par hasard rappelé au souvenir de son camarade de jeunesse ; il a en effet soigné chez lui, pendant trois mois, le neveu de Walpole, Henri Shorter et l'a guéri d'une grave blessure reçue en duel. Désireux d'être agréable à son sauveur, Henri intervient spontanément auprès de son oncle pour faire donner une place au neveu du médecin, Thomas Kinston, jeune avocat sans fortune, dont la fille de Neuboroug, Marguerite, vient de refuser la main, car elle aime en secret Henri Shorter. Celui-ci parle à Walpole de son vieil ami, lui apprend sa présence à Londres, si

bien que le ministre se rend en personne à la maison de Neuboroug et se réconcilie avec lui. Neuboroug trouve son ami épuisé par les fatigues du pouvoir ; il le supplie, s'il tient à la vie, de renoncer à ses travaux. Mais le ministre lui expose quelles luttes il a eu à soutenir pour arriver aux affaires et par quelles attaches puissantes il est rivé à son poste.

Les actes suivants se passent à Windsor, où Walpole a invité son ami et Marguerite. Nous apprenons l'amour du roi George II pour une lectrice de la reine, la comtesse Cécile de Sunderland, fille d'un des ennemis acharnés de Walpole. Cécile, poussée par son père, exige du roi le renvoi de son ministre. En vain George II tente de résister ; il doit promettre que, sans renvoyer Walpole, il acceptera sa dé-

mission, s'il demande, comme il l'a déjà fait deux fois, à quitter le pouvoir. De son côté, Henri Shorter rencontre au château Marguerite et lui révèle l'amour qu'il éprouve pour Cécile de Sunderland. Marguerite, désolée par cette confidence, essaie de cacher son trouble et, pour mieux abuser Henri sur ses véritables sentiments, lui dit qu'elle aime son cousin l'avocat. Quant à Neuboroug, qui, au premier acte, avait témoigné de tout l'éloignement qu'il éprouvait pour la cour et les affaires, il change peu à peu d'avis. Elu député sans avoir posé sa candidature, il voulait d'abord refuser ; mais le roi insiste avec des flatteries délicates pour le faire revenir sur ses intentions. Il se décide à accepter et demande comme faveur à George II de consentir à se séparer de Walpole

qui, dit-il, aspire au repos et immole chaque jour sa santé aux intérêts du royaume. Cette proposition va au-devant des désirs du roi, qui l'accepte avec d'autant plus d'empressement qu'il satisfait ainsi Cécile de Sunderland. Walpole, qui malgré tout tient au pouvoir plus qu'à sa vie, est consterné, sans vouloir l'avouer, du zèle malencontreux de son ami.

Chargé avant son départ de désigner son successeur, Walpole se décide, après de longues hésitations, à faire nommer Henri Shorter, car il espère continuer, sous le nom de son neveu, à diriger les affaires. Mais il est tout de suite jaloux de l'ascendant que le jeune homme prend sur George II, et, avant la signature du décret, il se propose de revenir sur son choix et de désigner pour lui succéder Neuboroug en personne.

Celui-ci, grisé, accepte ce projet, d'autant plus qu'il pourra rapprocher sa fille d'Henri Shorter. D'autre part, le roi a surpris un billet adressé par Henri à Cécile de Sunderland et révèle à Henri quels droits il a lui-même sur la jeune fille. Henri adresse des menaces à George II, qui le fait arrêter.

Le roi songe à confier de nouveau le pouvoir à Walpole. Mais, toujours maladroit, Neuboroug lui dit que la santé de son ami lui interdit d'accepter cette charge. George II, revenu de son premier mouvement, veut la faire accepter par Henri. Mais celui-ci, à qui Walpole lui-même a avoué combien il tenait au pouvoir, décline l'offre du roi. Walpole gardera le ministère ; il mourra, soit, mais il mourra ministre.

Cette pièce renferme une étude de caractère assez intéressante : Scribe a

voulu, en peignant Walpole, peindre l'ambitieux. Il n'est pas vrai, comme l'a dit Neuboroug dans la première scène, que l'ambition lui ait desséché le cœur. Il est resté au contraire sincèrement dévoué à ses amis. Tout au plus pèche-t-il par oubli et par négligence. C'est qu'il est occupé par le pouvoir ; c'est là toute sa vie, et il sacrifiera sa santé à son amour des honneurs. D'ailleurs il n'est pas animé uniquement par le souci de ses intérêts personnels ; il a pris à tâche de faire le bien de son pays ; son neveu a raison de le défendre chaleureusement. Depuis trente ans, dit-il, il sert l'Angleterre ; il a sous deux règnes maintenu les partis et comprimé les factions ; c'est lui qui, grâce à la paix, a développé la prospérité du pays ; l'industrie, le commerce sont floris-

sants ; la dette nationale diminue et sur toutes les mers flotte le pavillon britannique. Il y a du courage à ne reculer ainsi devant aucun danger, devant aucune haine, à braver l'injure et la calomnie. Si ses préoccupations lui font parfois négliger ses amis, si les nécessités de la politique, le besoin de s'assurer quelques voix au parlement le contraignent à ne pas faire pour eux tout ce qu'il voudrait, du moins il rougit bien vite de ses oublis ; il s'émeut jusqu'aux larmes, il fait lui-même les premiers pas pour se rapprocher de celui qu'il a négligé trop longtemps, mais qu'il regarde toujours comme un frère. Un moment il va même jusqu'à envier l'existence simple et le bonheur familial qu'il n'a pu goûter : jamais il n'a aimé, jamais il n'a été aimé, il n'a pas comme Neubo-

roug une fille jeune et charmante ; il se rappelle avec attendrissement ses années de jeunesse et ses camaraderies d'étudiant.

Mais tout cela s'efface devant le plaisir de la lutte et les triomphes du pouvoir. Depuis le jour où Walpole est entré à la Chambre des Communes et où, jeune homme obscur et inconnu, il a pour la première fois paru à la tribune, au milieu de l'indifférence générale, il n'a eu qu'une préoccupation : vaincre à force de talent et d'énergie cette indifférence, s'imposer à l'attention publique, prendre en mains le pouvoir et le garder. Peu à peu la Chambre entend sa voix ; il sent que la place occupée par les ministres doit lui appartenir. Il y a pourtant encore des épreuves à traverser ; secrétaire de la marine sous Marlborough, il

tombe avec lui ; il est mis en accusation, condamné, chassé des Communes, enfermé à la Tour de Londres. Mais dans sa prison même il ne songe qu'à reprendre le pouvoir : pour l'exercer, ne serait-ce qu'un seul jour, il mépriserait les dangers et les supplices, il sacrifierait sa vie. Enfin la mort de la reine Anne amène la chute du ministère Tory ; la faveur de George Ier le porte au ministère. Dès lors, étranger à tous les plaisirs, il passe ses jours et ses nuits à un travail incessant. Et pourquoi ? « Pour veiller sans cesse, dit-il, à l'honneur et aux intérêts de ce pays qui m'étaient confiés ; pour lui assurer le repos dont j'étais privé, et enfin, s'il faut le dire, pour amasser et maintenir sur ma tête ces honneurs, ces dignités, ce pouvoir qui me semblaient

alors si désirables. » (Acte I, sc. V).

Maintenant, il se croit guéri de ses ambitions ; il n'a plus rien à désirer : le pouvoir qu'on ne lui dispute plus a perdu ses charmes, il n'en sent plus que les fatigues. D'ailleurs sa santé est usée, et il vient demander un remède à son ami.

Neuboroug a pourtant raison de dire qu'on ne guérit pas de l'ambition ; quand il révèle à Walpole que le seul moyen de recouvrer la santé est de quitter le pouvoir, le ministre est effrayé de ce remède radical. Sans doute il dit qu'il aspire à la retraite, mais il essaie de se prouver à lui-même et de prouver aux autres que ses services sont indispensables au roi ; celui-ci, jeune et frivole, veut pouvoir se décharger sur un homme actif de tout le fardeau des affaires. Sans cela Wal-

pole s'imagine que son plus grand bonheur serait de retourner dans sa campagne de Strawberry-Hill, pour y mener avec ses amis une vie paisible et se livrer à l'étude à l'ombre de ses vieux arbres.

Il est pourtant bien forcé de reconnaître que, s'il est sorti de cette retraite, c'est qu'il a été entraîné malgré lui, c'est qu'il a goûté les séductions du pouvoir, cette vie d'émotions qui use, mais qui enivre. Et pourtant, que de fatigues et d'amertumes ! Nous voyons le ministre accablé de solliciteurs, obligé sans cesse d'entendre les requêtes, de renvoyer sans les blesser les quémandeurs. C'est ainsi tous les jours, depuis six heures du matin. Puis il faut sans cesse se défendre contre les intrigues. Quoi qu'il en dise, Walpole est anxieux en appre-

nant les efforts que font les Sunderland, les Carteret et les Bolingbroke pour le renverser. Les journaux se font les auxiliaires de l'opposition ; les uns tronquent et dénaturent les discours du ministre ; les autres colportent contre lui des mots cruels dont il affecte de rire, mais dont il est fort mécontent. Il ne peut même pas dîner à ses heures, avec ses hôtes, car le roi vient alors lui demander un long entretien ; et c'est pour le tourmenter avec de nouvelles difficultés : l'opposition réclame la guerre avec l'Espagne, pour des motifs futiles, alors que depuis vingt ans Walpole cherche dans la paix le moyen d'assurer la prospérité du pays. Il crie alors avec passion son besoin de repos : « Ils ne veulent pas de ma démission ! Ils ne seront satisfaits que lorsqu'ils m'au-

ront tué, que quand je serai mort comme un esclave, comme un condamné, au banc où ils m'ont attaché ! » (Acte II, scène XI).

Mais on voit vite combien Walpole tient malgré tout à cette vie de galérien qu'il croit avoir en horreur. Quant Neuboroug lui apprend que sur ses instances George II est enfin disposé à recevoir sa démission, Walpole est frappé de stupeur. Il souffre ensuite de voir une foule d'intrigants se disputer son héritage ; c'est un cruel supplice pour lui que d'être forcé de désigner lui-même son successeur, alors qu'il se juge seul capable d'occuper le premier rang. Et comme il se félicite d'avoir trouvé une combinaison qui lui permettra de gouverner sous le nom de son neveu ! Le nouveau ministre n'aura à donner que sa signature.

Mais même cet ingénieux compromis ne le satisfait guère. D'abord il aime moins son neveu en le voyant accepter sa succession ; puis Henri n'est pas aussi docile qu'il l'espérait : malgré Walpole, il est du parti de la guerre. Enfin le roi lui témoigne une faveur dont Walpole prend ombrage. George II fait à Henri ses confidences ; il montera à cheval avec lui, il ira déjeuner chez lui. Walpole, outré, ne songe plus qu'à détruire son ouvrage et à empêcher la nomination d'Henri. Il montre au roi que ce jeune homme manque d'expérience et n'a aucun appui dans la Chambre des Communes, tandis que Neuboroug pourrait rallier l'opposition et gouverner grâce à l'entente des whigs et des tories. Walpole se laisse reprendre par le plaisir de la lutte ; il soupçonne les

manœuvres de ses ennemis : il les déjouera, quand même il devrait mourir à la tâche. Quand le roi lui envoie à signer la nomination d'Henri, il songe d'abord à aller réclamer sa place, mais, comprenant le danger de cette démarche, il y renonce, mais sent qu'il ne signera jamais la nomination d'un rival.

Il en vient à haïr son neveu ; il le lui déclare même ouvertement à l'acte V (sc. IV). Il a tout fait pour pousser Henri au pouvoir, et, quand il l'a vu près d'y arriver, il a senti naître en lui une jalousie impossible à vaincre. Son ambition, la seule passion qu'il ait jamais éprouvée, loin de s'amortir avec l'âge, reprend chaque jour de nouvelles forces. Henri maintenant est tombé en disgrâce : Walpole lui rend son amitié, il est dis-

posé à tout faire pour le sauver. Au contraire, Neuboroug jouit de la faveur de George II ; Walpole ressent contre son ami d'enfance des mouvements de haine et de jalousie et cherche le moyen de le renverser. Enfin le bonheur de Walpole est à son comble quand le roi lui offre à nouveau le pouvoir, qu'il préfère au souci de son repos et de sa vanité.

L'histoire a somme toute assez heureusement servi Scribe, et le caractère de l'ambitieux tel qu'il l'a tracé est assez attachant. A côté de Walpole, Neuboroug joue un rôle beaucoup plus effacé ; cependant il est intéressant d'étudier son caractère. En effet, en Walpole Scribe nous montrait l'ambitieux parfait ; en Neuboroug, il montre comment naît et se développe peu à peu l'ambition. Au début de la pièce,

Neuboroug nous apparaît comme un homme de goûts modestes, aimant avant tout la tranquillité et la vie de famille ; il parle sans jalousie de ses condisciples qui ont fait fortune dans le monde, qui sont devenus de riches négociants, des lords, des généraux, voire même des ministres, tandis que lui-même restait simplement le médecin des pauvres. Pourtant il lui serait facile de faire aussi sa fortune en sollicitant l'appui du premier ministre, mais il met sa fierté à ne rien demander à celui qui l'a oublié. Lorsqu'on lui apprend que les électeurs de son quartier songent à l'envoyer aux Communes, il se déclare décidé à refuser ; il est trop ami de son bonheur pour le compromettre ainsi ; d'ailleurs il n'a pas les talents nécessaires et ne veut pas être bafoué et attaqué par des ennemis politiques.

Quand Walpole lui assure que, tout comme les autres, il se laisserait séduire malgré lui par les attraits du pouvoir, il proteste avec emportement : « Je me dirais : cette ivresse-là, comme toutes les autres, ne laisse après elle que le malaise et le dégoût... Je me dirais : vos décorations et vos plaques de diamants ne sont que des jouets d'enfants ; vos titres et vos honneurs une vaine fumée... » (Acte I, scène V). « Tu dirais tout cela, lui répond Walpole, et tu ferais comme nous. » Sur les instances du ministre, Neuboroug accepte d'aller le visiter à Windsor, et là il subit peu à peu cet entraînement irrésistible qu'il croyait n'éprouver jamais. D'abord il se sent dépaysé à la cour, il voudrait déjà être rentré chez lui. Mais bientôt il change d'avis, il est secrètement flatté des

égards que le roi lui témoigne, il accepte le mandat de député qu'il voulait d'abord rejeter. Et même, quand Walpole a la charge de reformer un ministère, il repousse certes la pensée de lui succéder, mais il se déclare prêt à accepter un portefeuille de seconde importance. Ensuite, après s'être dévoué trois ou quatre ans à son pays, il rentrerait dans la retraite..... avec quelque bonne place inamovible. Dès maintenant, pour se faire mieux apprécier, il demande à Walpole de révéler au roi qu'il est l'auteur d'un livre remarqué, pour lequel il avait toujours gardé l'anonymat. Il se fait encore des illusions ; il voudrait se persuader à lui-même qu'il n'agit ainsi que dans l'intérêt de sa fille. Mais Walpole ne s'y trompe pas : son ami est ambitieux comme les autres, c'est

un vertige, un délire, une fièvre. Aussi n'hésitera-t-il pas, pour renverser Henri, à lui faire offrir la place de de premier ministre, et cette fois le médecin ne soulève pas d'objection. Maintenant c'est lui qui veut rester à la cour, alors que sa fille désire partir au plus tôt. « J'en conviens franchement, lui dit-il, j'étais venu ici avec des préventions... et peu à peu, que veux-tu ? l'œil se fait à cet éclat, à ce luxe qui vous environne..., l'oreille s'habitue à ces titres de Votre Grâce, Votre Seigneurie, Votre Excellence... » (Acte IV, scène III). C'est pour lui une cruelle désillusion quand il s'aperçoit qu'il s'est mépris sur les intentions du roi. Heureusement le poison de l'ambition n'a pas encore eu le temps de l'attaquer trop profondément ; il rentrera dans sa retraite,

après avoir eu la joie de fiancer sa fille avec celui qu'elle aimait.

Les autres personnages, George II, Henri Shorter, Marguerite, Cécile de Sunderland, ne sont là que pour servir à l'intrigue. En politique, Scribe aime à montrer que les grands intérêts d'Etat sont subordonnés à toutes sortes d'intrigues personnelles et que les événements importants sont provoqués par des causes minimes. Ainsi l'amour de George II pour Cécile est la cause du renvoi de Walpole. La comtesse sait qu'elle a sur l'esprit du roi un pouvoir irrésistible ; George le reconnaît lui-même. Elle est toute prête à abuser de cet amour, que ses caprices ne font que redoubler. Poussée par son père, ennemi déclaré de Walpole, elle exige le renvoi du ministre. George II sait bien qu'il ne

doit pas, dans l'intérêt de l'Etat, se séparer d'un ministre dont les talents lui sont indispensables ; il sait qu'il n'a pas le droit de se montrer assez ingrat pour méconnaître à ce point le zèle et le dévouement de Walpole ; il sait même qu'il n'est pas le maître de renoncer à ses services, puisque le ministre a dans les deux Chambres une majorité imposante. Cependant, s'il ne peut renvoyer Walpole, il jure d'accepter, le cas échéant, sa démission. Bientôt il trouve l'occasion de tenir sa promesse. Neuboroug supplie le roi de ne pas souffrir plus longtemps que Walpole se sacrifie pour lui ; il le presse d'accepter enfin sa démission. Aussitôt c'est chose faite et Walpole quittera le pouvoir. Neuboroug croit naïvement qu'il a persuadé le roi par la force de son éloquence et de son

affection pour Walpole ; il s'imagine que George II a été ému et inquiet. Walpole est plus clairvoyant : Il y a, dit-il (acte III, sc. I), entre Cécile de Sunderland et un grand personnage qu'il ne veut pas nommer des intelligences dont il a acquis la preuve, et on ne lui ôtera pas de l'idée qu'elle croit l'avoir renversé.

C'est l'amour du roi pour Cécile qui amène la chute de Walpole ; c'est l'amour d'Henri Shorter pour elle qui le décide à accepter le pouvoir dont il ne se croyait pas digne. Elle exige comme preuve de son amour qu'Henri se charge de ces fonctions. Mais bientôt c'est encore ce même amour qui va défaire ce qu'il a fait. Par hasard le roi a surpris entre les mains de Cécile un billet passionné dont il ignore l'auteur. Ensuite il jette les yeux sur un

rapport qui, par hasard, est écrit de la main d'Henri ; il reconnaît l'écriture du billet et apprend ainsi qu'il a pour rival son nouveau ministre. Il n'en faut pas davantage pour le décider à annuler le décret qu'il avait signé.

Enfin le hasard apprend à Henri, par suite d'une maladroite confidence de Neuboroug, tout ce que Walpole avait fait pour le renverser ; il sait que son oncle ne peut se déterminer à quitter le ministère. C'est donc en sa faveur qu'il y renonce quand le roi vient faire amende honorable et lui offrir de nouveau le pouvoir.

Ainsi donc deux intrigues d'amour et des circonstances dues au simple hasard décident du sort de l'Angleterre et de la paix ou de la guerre en Europe, puisqu'Henri est partisan de la guerre avec l'Espagne et que Walpole

veut assurer la paix à tout prix. C'est déjà la thèse que soutiendra Scribe plus clairement encore dans le *Verre d'eau.* Il y a évidemment une pensée satirique dans cette conception de la politique : Scribe veut montrer que tout se règle d'après les intrigues personnelles et l'influence du hasard.

Les mêmes intentions apparaissent encore dans certaines scènes secondaires. Ainsi, au début du premier acte, il parle du tapage qui accompagne les élections ; la liberté des suffrages se manifeste, dit-il, par quelques côtes enfoncées et quelques têtes cassées. Plus loin il parlera des manœuvres plus ou moins louches que doivent employer les gens au pouvoir : pour gagner cinq voix aux Communes, Walpole sacrifie son vieil ami et fait nommer à sa place, comme recteur de

l'Université d'Oxford, son ennemi mortel lord Stanhope. S'il dispose aux Communes d'une forte majorité, elle est bien à lui, comme le dit spirituellement Cécile, car il l'a achetée. Aussi les solliciteurs accablent-ils le ministre de leurs demandes ; ils réclament les places sans attendre même la mort des titulaires. Walpole est écœuré de ces marchandages, dont il s'est fait pourtant un instrument de règne. Il en sent la bassesse, surtout quand il voit les appétits déchaînés autour de sa propre succession. « C'est hideux à voir, s'écrie-t-il (acte III, scène II), et j'en rougis pour l'espèce humaine. »

Enfin dans les scènes entre George II et Henri Shorter, Scribe montre ironiquement les raisons futiles qui décident les rois dans le choix de leurs favoris. Si le roi montre de si bonnes dis-

positions pour le nouveau ministre, c'est qu'il voit en ce jeune homme un confident tout trouvé pour ses aventures amoureuses. De Walpole, champion de la reine, il ne pouvait attendre que des remontrances et des sermons. A Henri, au contraire, il pourra librement ouvrir son cœur, et c'est après une conversation de ce genre qu'il déclare à Walpole son admiration pour le talent de son neveu et sa connaissance des affaires ; ce sont là les affaires d'Etat dont il fait mystère à Walpole. De plus, un jeune ministre est charmant, il danse dans les bals, il monte à cheval, il a une villa italienne. Ce sont là les motifs de la confiance du roi, et il se soucie peu des réelles capacités attestées par un rapport d'Henri sur la guerre d'Espagne ; c'est à peine s'il daigne y jeter un re-

gard distrait. Déjà dans *Bertrand et Raton* Scribe avait montré dans la personne du baron de Gœlher, combien il est utile, pour devenir ministre, d'être un charmant cavalier.

On reconnaît dans ces traits satiriques, qui visent le régime de Juillet à travers l'Angleterre du XVIIIe siècle, l'humeur frondeuse de la bourgeoisie voltairienne. On aurait tort d'y attacher d'ailleurs une importance exagérée. Ce qui est à remarquer surtout, c'est que dans l'*Ambitieux*, mieux que dans *Bertrand et Raton*, Scribe expose ses idées sur la philosophie de l'histoire. On l'a vu, elles sont assez superficielles. La théorie de Scribe est que les grandes affaires politiques sont décidées le plus souvent par des intrigues assez mesquines ou même par de simples rencontres de hasard.

Chapitre III

Le Verre d'Eau (1840)

CHAPITRE III

Le Verre d'Eau (1840)

Cette philosophie de l'histoire est surtout exposée clairement et mise en action dans la dernière des comédies politiques à sujet historique que nous nous proposons d'étudier. C'est en 1840 que fut représenté à la Comédie-Française le *Verre d'Eau*, comédie en cinq actes, qui portait ce sous-titre significatif : *les Effets et les Causes.*

Comme dans les pièces précédentes, deux intrigues sont juxtaposées et se pénètrent intimement. D'abord il y a un problème politique : le parti whig, c'est-à-dire le parti de la guerre, représenté par la duchesse de Marlbo-

rough, triomphera-t-il auprès de la reine Anne ou sera-ce au contraire le parti tory, ami de la paix, que soutient lord Bolingbroke ? Ensuite il y a une intrigue amoureuse : le jeune officier des gardes Masham, aimé par la reine et la duchesse de Marlborough, épousera-t-il Abigaïl, qu'il aime et dont il est aimé ? La thèse de Scribe consiste à prouver que les destinées de l'Angleterre et de l'Europe entière dépendent d'une part de ces rivalités d'amour et d'autre part des manœuvres ambitieuses et contradictoires de Bolingbroke et de lady Marlborough.

L'intrigue de la pièce est très compliquée ; nous allons donner une idée de sa marche et des principales péripéties.

Lord Bolingbroke, ruiné et endetté, cherche à arriver au pouvoir avec le

parti tory, en favorisant la conclusion de la paix avec Louis XIV. Masham, jeune officier des gardes, aime Abigaïl, demoiselle de magasin chez un orfèvre de la Cité. Bolingbroke essaie de faire entrer Abigaïl dans la maison de la reine. A la fin de l'acte, nous apprenons que Masham vient de tuer en duel un ennemi inconnu.

La duchesse de Marlborough, qui aime Masham, le fait nommer capitaine des gardes. Le gentilhomme qu'il a tué en duel est le propre cousin de Bolingbroke, à qui cette mort assure un énorme héritage. Bolingbroke obtient, par la menace de révélations scandaleuses, que la duchesse de Marlborough ne s'oppose pas à la nomination d'Abigaïl comme lectrice de la reine.

Bolingbroke parle auprès de la reine

en faveur de la paix, il lui montre que les Marlborough ne recherchent dans la guerre que la satisfaction de leurs intérêts personnels. Habilement, il éveille la jalousie de la reine qui aime Masham, en lui apprenant que lady Marlborough l'aime aussi. Une scène violente a lieu entre la duchesse et la reine, qui refuse de signer le renvoi de l'ambassadeur français chargé de négocier la paix.

La duchesse de Marlborough donne rendez-vous à Masham après le jeu de la reine. La reine, de son côté, veut parler au jeune officier et le convoque à la même heure ; pour lui indiquer qu'elle sera libre, elle demandera un verre d'eau. Bolingbroke obtient de lady Marlborough une invitation pour l'ambassadeur de France et en retour annonce à la duchesse qu'une personne

de la cour désire avoir une entrevue avec Masham ; il lui révèle le signal convenu. Pendant le jeu, la reine demande un verre d'eau. La duchesse, tremblante de colère, le renverse par maladresse sur la robe de la reine ; il s'ensuit une violente querelle à l'issue de laquelle lady Marlborough offre sa démission, aussitôt acceptée. Pour se venger, elle dénonce publiquement Masham comme coupable d'avoir tué en duel le cousin de Bolingbroke.

Masham est arrêté et confié à la garde de Bolingbroke. La reine veut parler au jeune officier et le reçoit en présence d'Abigaïl. Pendant l'entrevue survient à l'improviste la duchesse de Marlborough ; la reine fait cacher Masham sur le balcon ; mais la duchesse ouvre la fenêtre et découvre l'officier. Abigaïl, pour détourner les

soupçons, dit que c'est elle qui, à l'insu de la reine, a reçu Masham. Bolingbroke confirme ce mensonge en disant que l'officier, sur son honneur de gentilhomme, lui a demandé le droit de faire ses adieux à Abigaïl, sa femme. Dès lors le dénouement est complet : Bolingbroke est ministre, lady Marlborough disgraciée, lord Marlborough rappelé ; on va commencer des pourparlers pour la paix ; l'union de Masham et d'Abigaïl ne rencontre plus d'obstacles.

Cette analyse ne peut donner une idée de l'habileté avec laquelle est disposée l'intrigue. Scribe excellait dans l'art d'agencer une pièce, mais jamais sans doute il n'est arrivé à nouer et dénouer une intrigue avec autant de perfection. Et pourtant les fils en sont terriblement enchevêtrés, à tel point

qu'on a peine à s'y reconnaître après une première lecture. D'abord il y a plusieurs intrigues différentes et toujours liées : question de la paix, faveur de lady Marlborough ou de Bolingbroke, amour d'Abigaïl et de Masham, amour de la reine et de la duchesse pour le jeune officier. Puis les revirements et les coups de théâtre se succèdent sans interruption. Successivement c'est l'un, puis l'autre des adversaires qui triomphe. Enfin il n'y a guère que Bolingbroke qui connaisse tous les détails et qui tienne tous les fils de l'intrigue. Les autres personnages ignorent tout ou partie des sentiments et des plans de leurs adversaires. Dans cette pièce, les caractères n'existent pas, mais en revanche l'intrigue est tout, et il faut avouer qu'on n'a jamais poussé plus loin l'art de machiner une pièce.

On pourrait presque dire : l'art de truquer une pièce. Car tout ce mécanisme compliqué ne joue que grâce à l'emploi de procédés artificiels. Sans doute tout est justifié, tout arrive à point, il n'y a pas une attitude des divers personnages qui ne soit logiquement amenée. Plus que jamais les indices matériels occupent une place importante. Bolingbroke apprend que la reine s'intéresse à Abigaïl en reconnaissant l'écriture d'un billet. On découvre quelle est la grande dame qui protège mystérieusement Masham, parce que la duchesse de Marlborough lui envoie des ferrets de diamant qu'elle a achetés elle-même dans le magasin de joaillerie où était autrefois employée Abigaïl. La duchesse et Bolingbroke jouent sans cesse de lettres et de révélations surprises. Tout est prévu avec

un art consommé, et les événements se déclanchent ensuite avec une précision mathématique. Mais, tout en admirant l'adresse avec laquelle Scribe joue la difficulté, on découvre l'artifice. Et finalement la pièce aboutit à une sorte de quiproquo : la reine s'imagine que Masham l'aime et qu'il se sacrifie avec Abigaïl pour la sauver. Il faut avouer que Scribe s'entend à merveille à provoquer et à renouveler sans cesse l'intérêt de curiosité. Le sujet certes y prêtait : la reine, faible et indécise, sauf quand il s'agit de son amour, se laisse toujours dominer par celui qui a parlé le dernier ; de là une alternative de faveur et de défaveur entre les adversaires en présence ; on se demande avec anxiété qui aura le dernier mot. Et ces intrigues mystérieuses, ces histoires de grandes dames inconnues qui

aiment le jeune officier aux gardes, piquent agréablement notre curiosité. C'est peut-être là le seul mérite de Scribe, mais il l'a eu au plus haut point. Poussé à ce degré, l'art de l'intrigue touche presque au génie.

Car les prétentions que pouvait avoir Scribe en son temps à fonder une philosophie historique nous paraissent bien faibles aujourd'hui. C'est rapetisser singulièrement, nous l'avons montré à propos de l'*Ambitieux*, les événements historiques, que de les subordonner à des intrigues d'amour. Et pourtant c'est ici encore ce que fait Scribe. La duchesse de Marlborough pousse à la continuation de la guerre pour éloigner de Londres son mari le maréchal et pour avoir quelque liberté dans ses amours. D'autre part, quand Bolingbroke soutient auprès de la reine

Anne le parti de la paix, il a beau montrer que la guerre ruine l'Angleterre, enrichit des prévaricateurs et risque d'aboutir à une défaite désastreuse, il prend peu d'empire sur l'esprit de la reine, qui n'a pas le courage de rompre avec sa favorite et d'imposer sa volonté. Au contraire, il lui suffit de parler de l'amour de lady Marlborough pour Masham, qui a su plaire à la reine, pour que celle-ci soit immédiatement convaincue. Bolingbroke, un peu auparavant, demandait ce qu'on pouvait attendre d'une reine qui ne savait même pas se mettre en colère. La révélation de cet amour fait ce que n'avaient pu faire les arguments et les faits exposés par lui, et Bolingbroke le constate en ces termes : « O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous ? » C'est donc l'amour et les ma-

nœuvres habiles d'un intrigant qui décident du sort des plus sérieuses affaires. Enfin, au dernier acte, la reine se montre disposée, en sa faiblesse, à se réconcilier avec lady Marlborough ; c'est encore Bolingbroke qui empêche cette réconciliation et ses conséquences, en révélant que la duchesse avait la veille un rendez-vous projeté avec Masham et que, si elle tient tant à sa charge de surintendante, c'est pour avoir la liberté de voir l'officier à toute heure.

Cependant les intrigues de l'amour et de l'ambition ne suffisent pas encore à provoquer les événements. Comme le dit Bolingbroke (acte IV, scène VI) pour que l'explosion se produise, il faut une étincelle ; cette étincelle, c'est le hasard qui doit la faire jaillir. Nulle part ailleurs Scribe n'expose plus clairement cette théorie.

Déjà Pascal, dans ses *Pensées*, envisageant l'histoire au point de vue philosophique, n'écrivait-il pas : *Le nez de Cléopâtre, s'il eut été plus court, toute la face de la terre aurait été changée.* Et ailleurs « Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue et la sienne à jamais puissante, sans un petit *grain de sable* qui se mit dans son urètre. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier, qui n'était rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée et le roi rétabli. » Cromwell mourut en effet de la gravelle.

Voltaire lui aussi avait montré que souvent les grands événements sont produits par de très petites causes, et cette idée paraît plusieurs fois dans l'*Essai sur les Mœurs* et le *Dictionnaire philosophique.*

Voltaire, parlant dans ce dernier ouvrage (article Chaîne ou Génération des Evénements) du système de Leibnitz sur la raison suffisante, déclare ce système fort ancien : « Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, qu'il n'y a point d'effets sans cause et que souvent les plus petites causes produisent les plus grands effets. » Et, chose curieuse, Voltaire prend justement pour exemple l'épisode qui fournit à Scribe le sujet de sa pièce : « Milord Bolingbroke avoue que les petites querelles de Mme Marlborough et de Mme Masham (Abigaïl) lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la reine Anne avec Louis XIV ; ce traité amena la paix d'Utrecht, etc... » Voltaire pousse encore plus loin que Scribe l'examen des conséquences d'un si mince événement. La même anecdote

est racontée avec plus de précision dans le *Siècle de Louis XIV* : « Il fallait une favorite à la reine Anne ; elle se tourna du côté de milady Masham, sa dame d'atour. Les jalousies de la duchesse éclatèrent. Quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber, en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de Mme Masham, changèrent la face de l'Europe... Les Tories saisirent cette conjoncture pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du duc de Marlborough, changer le ministère, faire la paix, et rappeler, s'il se pouvait, la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre. » (Chap. XXII). Voltaire trouve dans ces faits une preuve « de la bizarre destinée qui se joue de ce monde. »

(*Essai sur les Mœurs*, chap. LXXVIII). D'ailleurs, dans l'*Essai sur les Mœurs*, Voltaire montre très souvent quel rôle jouent dans l'histoire des peuples les passions individuelles et notamment l'amour. Les intérêts publics, écrit-il au chap. CLXXVI, à propos de la passion de Buckingham pour Anne d'Autriche, sont souvent sacrifiés à des intrigues secrètes. Pour nous en tenir à ce chapitre, nous y voyons d'abord cet amour de Buckingham faire éclater une guerre : « Cet Anglais fit déclarer la guerre à la France uniquement parce qu'on lui refusa la permission d'y venir parler de son amour... Les affaires du monde sont tellement mêlées et enchaînées que les amours romanesques du duc de Buckingham produisirent une guerre de religion et la prise de La Rochelle. » Ensuite, la

flotte espagnole venue pour aider à prendre cette ville, retourne en Espagne, à cause d'une simple question d'étiquette : Louis XIII n'avait pas voulu accorder à l'amiral la permission de rester couvert en sa présence. « Cette petitesse, dit Voltaire, décida d'une affaire si importante, comme il n'arriva que trop souvent. »

Il semble que Scribe ait emprunté à Voltaire cette philosophie de l'histoire. Lui aussi montre dans le *Verre d'Eau* le rôle du hasard et des petites causes dans les grands événements de l'histoire humaine. Cette idée apparaît nettement exprimée dans plusieurs passages de la pièce.

« Le hasard, dit Bolingbroke (acte I, scène III), est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs. » Plus loin (scène IV), il développe sa théorie

avec plus d'ampleur : « Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes !... Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur ! Les Etats sont subjugués ou conduits par des héros, par des grands hommes ; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités ; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment ! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû

ses désastres ; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin..., moi qui vous parle moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fut regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses..., savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'Etat, comment j'arrivai à la Chambre, aux affaires, au ministère ?... Je devins ministre parce que je savais danser la sarabande ; et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé. » Dans la *Calomnie*, jouée au début de 1840, Scribe montrait comment le sort des familles peut dépendre de très peu de chose, par exemple d'une insinuation injurieuse émanant d'un garçon de bains et colportée par quelques oisifs de ville d'eau. Maintenant c'est à la

destinée des empires qu'il applique la même théorie.

En conséquence, Bolingbroke déclare qu'il n'a plus qu'à attendre et espérer, non pas quelque grande révolution, mais « un hasard..., un caprice du sort..., un grain de sable qui renverse le char du triomphateur » (acte I, scène IV). Ce grain de sable, il ne le créera pas, soit. « Mais, dit-il (*ibid.*), si je le rencontre, je peux le pousser sous la roue... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... Les grands effets produits par de petites causes ! C'est mon système... J'y ai confiance, vous en verrez les preuves. »

Le hasard intervient d'abord dans

l'histoire du duel de Masham avec l'inconnu. Leur inimitié date d'une chiquenaude que celui-ci donna un jour sur le nez du jeune homme alors qu'il voulait présenter une pétition à la reine. Ensuite l'équipage du même personnage éclabousse l'unique pourpoint élégant de Masham le jour qu'il se rend à l'audience de la reine. Une troisième fois le hasard met en présence Masham et son ennemi dans les jardins de Saint-James ; mais alors l'inconnu ne rit plus ; il reçoit un coup d'épée mortel. Or il se trouve que cet homme est justement le cousin de Bolingbroke ; sa mort lui assure un immense héritage ; il ne dépend plus par conséquent de la duchesse de Marlborough, qui avait racheté ses dettes et pouvait user contre lui de la contrainte par corps. De plus, la re-

cherche du coupable va donner lieu à des incidents très divers. Bolingbroke admire à ce propos les effets du hasard (acte II, scène VII) : « Oui, ma chère, une chiquenaude... C'est elle qui a été la cause de tout..., d'un duel, d'une émeute..., du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore, d'une ordonnance royale. »

Mais l'intervention la plus nette du hasard a lieu dans la fameuse scène du verre d'eau. La rivalité amoureuse de la reine et de lady Marlborough les a déjà divisées, mais la rupture n'est pas éclatante. Il suffit d'un verre d'eau renversé maladroitement par la duchesse sur la robe de la reine pour provoquer entre elles une scène violente et une brouille définitive. Comme le dit Bolingbroke (acte V, scène I), « l'explosion habilement préparée a

enfin eu lieu ». L'intrigue d'un ambitieux a tout disposé pour amener un conflit, et le hasard vient mettre le feu aux poudres. Les conséquences d'un si mince événement sont incalculables : « La duchesse en disgrâce, les whigs furieux, le bill rejeté ; bouleversement général ; je le disais bien que de ce verre d'eau dépendrait le destin de l'Etat » (*ibid.*). Et ce n'est pas tout : à la fin, Bolingbroke est ministre, on rappelle Marlborough, on propose la paix.

De nouveau Bolingbroke tire la conclusion des événements (acte V, scène VIII), et ses paroles seront pour nous le résumé de la thèse soutenue par Scribe : « Eh bien, Abigaïl..., mon système n'a-t-il pas raison ? Lord Marlborough renversé..., l'Europe pacifiée..., Bolingbroke ministre... Et tout cela, grâce à un verre d'eau ! »

CHAPITRE IV

Le Solliciteur (1817)

CHAPITRE IV

Le Solliciteur (1817)

Dans les trois pièces que nous venons d'examiner, Scribe a exposé ses idées politiques en empruntant ses sujets à l'histoire ; des épisodes choisis dans les annales de la Suède et de l'Angleterre lui ont permis de développer ses vues personnelles sur les révolutions, sur l'ambition et sur les causes des grands événements. La satire des institutions et des mœurs contemporaines ne figurait qu'au second plan, dissimulée par la couleur étrangère des sujets. Sans doute, en écrivant *Bertrand et Raton*, Scribe voulait faire songer à la révolution de 1830 et son

Ambitieux visait bien aussi certains hommes au pouvoir. Mais il donnait à ces pièces une portée plus générale et n'avait pas toute liberté de critiquer ouvertement les hommes de son époque ; il ne le faisait que par voie d'allusions discrètes. Cependant Scribe a composé d'autres pièces où il n'a pas gardé la même réserve. Cette fois, il place son action en France et à l'époque contemporaine ; il prend ses personnages parmi les Français de son temps, et il ne dissimule pas qu'il vise à composer de véritables comédies de mœurs, reposant sur l'observation satirique des hommes et du gouvernement d'alors. C'est ce qu'il fait notamment dans la *Camaraderie*, écrite, comme les pièces que nous venons d'étudier, après la révolution de 1830. Mais, avant d'examiner cette comédie,

il est bon de dire quelques mots d'un vaudeville que composa Scribe long-temps auparavant. Ce petit acte, en prose, avec des couplets, est intitulé *Le Solliciteur* ou *L'Art d'obtenir des places* et fut représenté au théâtre des Variétés en 1817.

Rappelons brièvement le sujet de cette pièce.

Mme de Versac sollicite du ministre une place pour Armand, son cousin. Elle est novice dans cet art de solliciter ; son cousin, trop modeste et ennemi des intrigues, voudrait même l'en empêcher. Mais son affection pour Armand lui donne du courage, et sa beauté doit lui ouvrir bien des portes. Tout le monde, d'ailleurs, sollicite : une Mme Durand, un M. Lespérance demandent un entrepôt à Saint-Malo. Ce Lespérance est le type comique du

vaudeville. C'est un maître dans l'art de solliciter ; toujours à l'affût des audiences, on le voit dans tous les ministères ; il a dix placets dans ses poches ; il sait se glisser partout. En vain le suisse essaie de l'arrêter au passage ; on le voit avec des lunettes, sans chapeau, un dossier sous le bras, une plume à la bouche, se donner pour un employé du ministère ; puis il essaie d'arriver jusqu'au ministre en offrant le bras à Mme de Versac. Il prend même la serviette et le plateau d'un restaurateur pour porter le déjeuner du secrétaire général. Il s'arrange enfin de façon à subtiliser le placet de Mme de Versac et à lui glisser en échange sa propre pétition. Finalement son astuce tourne contre lui ; il escamote une audience du ministre en prenant la place d'un hobereau de

province et présente une pétition qui justement est celle d'Armand. Le ministre accorde la place demandée et ainsi Armand reçoit satisfaction au moment où il y comptait le moins.

Cette fantaisie est très lestement menée. Il y a là des silhouettes amusantes : cette Mme Durand qui épouserait volontiers Lespérance pour être sûre d'avoir sa place, le solliciteur perpétuel avec ses transformations comiques, le suisse avec son jargon tudesque, M. de la Ribardière, « vieille face de solliciteur, physionomie féodale ». L'intrigue est faite de rien : elle repose toute sur la substitution des placets. Mais dans un vaudeville on n'a pas à se montrer difficile dans le choix des moyens. Le spectateur est satisfait, puisqu'il trouve dans cet acte beaucoup de comique, des cou-

plets légers, des mots drôles, un grain de sentiment et même à la fin un peu de morale : pour un solliciteur, le meilleur moyen de réussir est encore d'avoir du mérite, le hasard se charge ensuite d'arranger les choses.

Naturellement on ne doit pas s'attendre à trouver dans ce vaudeville une étude bien profonde de la question et une satire amère contre les solliciteurs. Cependant Scribe trouve moyen de lancer de temps en temps des attaques contre les gens en place et leurs courtisans. Il ne s'interdit pas quelques plaisanteries assez inoffensives sur les employés de ministère. Il n'y en a guère qu'un qui soit assidu et qui travaille : c'est le surnuméraire non rétribué. Eté comme hiver, on le voit toujours zélé et le premier à la tâche. Les autres laissent volontiers les affaires

en souffrance, sauf une toutefois, qui n'admet pas de retards : le déjeuner des chefs de service. « Mon Dieu ! quel bruit ! dit Lespérance en entendant annoncer le déjeuner du secrétaire général ; voilà tout l'hôtel en rumeur. Il paraît que c'est une affaire importante, et qu'elle est de celles qui demandent à être expédiées promptement. » En dehors de celle-là, il en est peu qui pressent, et les employés se gardent bien d'arriver à l'heure ; le chef de division, lui, ne vient qu'à midi ; tous ces messieurs quittent volontiers leurs dossiers pour aller au café. Le seul jour où ils ne manquent pas d'être exacts, c'est celui où ils touchent leurs appointements. C'est aussi ce jour-là que doivent attendre les créanciers pour avoir satisfaction. Le restaurateur est là des premiers ;

il n'attend pas que l'employé ait passé la porte, sans quoi il serait perdu, car le marchand de vin et le propriétaire feraient valoir leurs droits.

Il faut voir ensuite quelle valeur donnent à une requête les beaux yeux d'une solliciteuse. Mme de Versac s'étonne naïvement de la prévenance des chefs de bureau (scène I). Sans doute, l'entrée du ministère est imposante, avec ses grandes portes, le concierge, les factionnaires, le suisse à l'air rébarbatif. « Mais les chefs de bureau, c'est bien différent ! Quel air gracieux, quel ton prévenant ! comme le son de leur voix s'adoucit quand ils vous offrent le fauteuil obligé ! C'est charmant de solliciter ! » Sauf Mme de Versac, tout le monde au ministère connaît bien le crédit d'une jolie femme. « A quoi bon, dit Georges, le

garçon de bureau, des papiers avec ces yeux-là, ça vaut un laisser-passer. » Le vieux Lespérance, qui s'y connaît, se déclare sûr qu'une figure comme celle-là ne sera pas refusée ; il ne songe donc qu'à s'attacher aux pas de Mme de Versac, ou tout au moins à faire présenter sa pétition par cette jolie main.

Quant au solliciteur qui n'a pas pour lui la grâce d'une jolie femme, il a d'autres moyens de parvenir. Il faut d'abord de l'audace. Qu'on n'hésite pas, quand deux ou trois cents personnes font la queue, à les dépasser ou à se glisser par une autre porte. Il faut ensuite de la ruse, pour abuser suisses et huissiers. L'agilité ne nuit pas, ni l'imagination. Bref, c'est tout un art que de savoir solliciter ; Lespérance y est passé maître. « Il faut

savoir solliciter, dit-il (scène IX)... c'est un art comme un autre et un art qui a ses principes : pour y exceller, il faut avoir de certaines qualités personnelles ; ça ne se donne pas... Par exemple, une jambe bien taillée pour la course : voilà une jambe à succès. » Armand a tort après cela de s'étonner de la grâce et de l'aisance que cet habile homme met à le saluer : il a l'habitude, depuis dix ans qu'il exerce. Il sait également gagner ceux dont il a besoin par les sentiments ou... par l'appétit. Ces séductions sont toujours efficaces, à condition de ne pas tomber sur un employé aussi parfait et aussi incorruptible qu'Armand.

Il est juste de reconnaître que ce n'est pas par des moyens de ce genre qu'Armand obtient gain de cause, puisque le ministre ne voit même pas

sa jolie cousine. Au contraire, on a la satisfaction d'apprendre au dénouement que chez Armand le mérite seul est récompensé. Car il n'est pas un solliciteur ordinaire. Il voulait empêcher Mme de Versac de faire des démarches pour lui :

« Qu'un intrigant vante ses artifices,
Prône en tous lieux et son zèle et sa foi,
Loin de parler de mes services,
Eux seuls ici doivent parler pour moi.
Oui, l'honnête homme qu'on oublie,
Loin de se plaindre et de solliciter,
Met à servir son prince et sa patrie
Le temps qu'un autre emploie à s'en vanter. »

Chose rare, Armand a des titres : officier distingué, il a fait son devoir sur les champs de bataille, et voilà un an qu'il travaille gratis dans les bureaux. Et, chose non moins rare, le ministre se laisse guider par des considérations de justice : il connaît les talents d'Armand, qui appartient d'ail-

leurs à une famille de braves. Aussitôt il écrit de sa main et signe l'ordre de lui donner satisfaction. Il commande de préparer sur le champ le brevet, car il considère comme un devoir de rendre justice au mérite. Ainsi ce n'est pas pour son talent de danseur ou grâce aux charmes de sa protectrice qu'Armand obtient sa place ; la morale de la pièce est exposée dans le couplet chanté à la dernière scène par Mme de Versac ; c'est un éloge du roi et de sa justice.

Du temps qui fuit se montrant moins prodigue,
Au travail seul consacrer ses instants,
Ne rien espérer de l'intrigue,
Attendre tout de ses talents,
Loin de chercher à surprendre des grâces,
Les mériter par son zèle et sa foi :
Voilà, monsieur, voilà, sous un bon roi,
Le seul art d'obtenir des places.

Le *Solliciteur* n'est qu'un vaudeville, dont le principal mérite est d'être gai

et divertissant. A la date où Scribe le composa, il ne songeait pas à faire de la satire amère, il n'était pas un mécontent. Tout au plus quelques plaisanteries obligées sur les bureaucrates et les solliciteurs constituent la part de l'esprit français ; mais Scribe montrait le mérite récompensé par un ministre soucieux de l'équité. En 1817, tout lui paraissait aller pour le mieux sous le meilleur des rois.

Chapitre V

La Camaraderie (1837)

CHAPITRE V

La Camaraderie (1837)

Le *Solliciteur* n'est qu'une légère esquisse ; au moment où Scribe écrivit cette pièce, il songeait uniquement à amuser son public ; les personnages qu'il met en scène, à commencer par son M. Lespérance, avec ses transformations multiples, sont des types de fantaisie, qui doivent faire rire justement par leur exagération caricaturale. Il ne faut pas chercher une thèse dans ce plaisant vaudeville : les quelques traits de malicieuse satire qu'on y rencontre ne sont pas destinés à faire réfléchir les spectateurs, mais à les faire sourire. Le *Solliciteur* est une

pièce amusante et non une pièce à thèse. Longtemps après, en 1837, Scribe reprit un sujet emprunté à l'étude de la vie contemporaine et composa la *Camaraderie* ou la *Courte-Echelle*. Cette fois, ce n'est plus un léger vaudeville, avec des personnages de convention, des petits vers et une pointe de raillerie tempérée par un peu de sentiment. La matière s'est étendue et remplit les cinq actes d'une comédie en prose. La Révolution de 1830 a profondément modifié la situation politique ; d'autre part, Scribe est maintenant académicien, il travaille dans le genre sérieux. Aussi a-t-il la prétention de composer une véritable comédie de mœurs. Il ne s'adresse plus au public frivole et mondain des Variétés, mais au public sérieux et bourgeois de la Comédie-Française ;

il écrit pour lui une pièce à thèse, où il se propose de dévoiler les manœuvres par lesquelles les intrigants tâchent d'obtenir gloire littéraire, places bien rétribuées et succès politiques.

Dans cette pièce, Scribe nous introduit au milieu d'une espèce de cénacle politique et littéraire, dont les membres cherchent à se pousser les uns les autres, à se faire « la courte-échelle ». Ces excellents « camarades » cherchent par leurs intrigues à faire triompher la médiocrité sur le véritable talent. C'est une sorte de société secrète, une conspiration, comme le dit la femme de l'un d'eux : « Depuis quelque temps, je ne sais ni ce que vous devenez, ni ce que vous faites ; il y a un mystère qui environne toutes vos actions. Vous avez des conférences, des conciliabules secrets, soit

chez vous, soit chez vos amis !... C'était bien la peine de faire une loi contre les associations !... » (acte I, scène I). Aussi tout est pour ces ambitieux, les honneurs et l'argent : le jeune Oscar Rigaut, qui d'ailleurs est un sot, est membre de deux sociétés littéraires, officier de la garde nationale et maître des requêtes ; il aura la croix dans un mois. Ce qui importe dans un ami, ce n'est pas qu'il ait du talent, c'est qu'il puisse servir les autres ; un avocat est parfait, « ça peut être utile, ça parle, ça fait du bruit » (acte II, scène I). Mais encore faut-il qu'il soit « bon ». Il est très instruit, il a beaucoup de talent ; ce n'est pas là la question : est-il bon camarade ? peut-il pousser les autres, leur faire la courte-échelle ? C'est la question qu'on se pose quand il s'agit

de choisir un candidat à la députation (acte II, scène VIII) : il faut avant tout un choix utile à tous les amis, « un choix ascendant, ou plutôt ascensionnel, c'est-à-dire qui fasse monter le plus de monde possible ». On obtient ainsi des succès « par assurance mutuelle » (acte II, scène VI). « Nous sommes, dit l'un d'eux (*ibid.*), dans un siècle d'actionnaires ; tout se fait par entreprises et associations... pourquoi n'en serait-il pas de même des réputations ?... Seul, pour s'élever, on ne peut rien ; mais montés sur les épaules les uns des autres, le dernier, si petit qu'il soit, est un grand homme ! »

Les camarades ont une tactique pour se pousser dans le monde : elle consiste d'abord à décrier tous ceux qui ne sont pas de l'association. Nul n'a de l'esprit s'il n'est de leurs amis. Pour

répandre leurs opinions, ils ont cette arme du journalisme qui commençait sous le régime de Juillet à devenir si puissante. Mme de Miremont a rendu son mari acquéreur d'un grand journal, « crédit immense, influence irrésistible qu'il ne soupçonne même pas ». Grâce au journal, « elle est devenue une puissance autour de laquelle se groupent toutes les coteries parlementaires, littéraires et autres » (acte I, scène III). A l'aide du journal, on étouffe dans l'ombre tous les talents : le brillant avocat Edmond de Varennes constate amèrement que ses efforts et ses succès n'arrivent pas à le faire connaître. « En vain, dit-il (acte I, scène IV), fuyant les plaisirs de mon âge et consacrant tous mes instants à l'étude, je passe mes jours et mes nuits dans des travaux assidus ;

rien ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens, qui passent inaperçus et me laissent plus inconnu qu'auparavant ! Il semble qu'il y ait comme une barrière invisible et continuelle qui me ferme tous les passages. » S'il remporte en effet un éclatant succès au barreau, le journal reproduit son plaidoyer tronqué et défiguré, et dans les endroits où il a recueilli les applaudissements du public, on a mis entre parenthèses : Murmures dans l'auditoire. Le rédacteur ajoute méchamment : La cause s'est défendue par elle-même ; point de logique, point de verve, point de mouvements oratoires. » Et il se demande pourquoi on n'a pas choisi le jeune Rigaut, un des membres de l'Association. Il n'y a rien à faire

contre ce parti-pris : deux ou trois cents auditeurs connaissent certes le succès du jeune homme, mais le journal sera lu de 15 à 16.000 abonnés, et 200.000 lecteurs, à qui il apporte leur « conscience de la journée » apprendront dans les cafés et les cabinets de lecture qu'Edmond est un avocat sans instruction, sans talent, incapable de défendre les intérêts qui lui sont confiés.

Le ton est bien différent quand il s'agit de faire valoir des camarades. D'abord, dans cette société d'admiration mutuelle, il n'y a que des génies. M. de Montlucar passe sa vie à prôner une foule de gens médiocres dont il se fait l'apôtre. Tous ont du génie, on n'a plus le temps d'avoir de l'esprit. C'est Dutillet, le génie de la librairie ; Desrouseaux, le génie de la peinture ;

Bernardet, « cet homme prodigieux, cet homme phénomène, qui a mis du génie dans la médecine » ; le jeune Timballini, « l'honneur de l'Ausonie, âme de feu, âme brûlante, le génie de la musique ». La fille du comte de Miremont, qui représente la sincérité et le bon goût, s'étonne de cette abondance de grands hommes : « Je ne conçois pas, dit-elle, que la France produise autant de grands hommes et que l'admiration publique puisse y suffire !... Dès qu'il est question de quelqu'un de leur connaissance, c'est toujours : « Notre grand poète, notre grand acteur, notre grande tragédienne ». Je ne sais pas comment cela se fait, ils sont tous grands ! » (acte I, scène III). Si l'on parle des anomalies politiques et littéraires de Montlucar, « notre grand économiste », ouvrage

que personne n'a compris ni même lu, tous s'extasient ; l'obscurité du livre sert sa réputation : « Quand quelqu'un de nous s'écrie intrépidement dans un salon : « Quel génie dans son livre !... » tout le monde se dit : « Pauvre homme ! il l'a donc lu !... » et par commisération on le croit sur parole... qui diable irait vérifier... » (acte II, scène I). Mlle de Miremont rapporte quelques-uns de ces éloges (acte I, scène II) : M. Bernardet, M. Timballini, huit ou dix autres s'écriaient : « Quelle profondeur ! quelle immensité ! quel génie ! » Dutillet, le libraire, crie plus fort que les autres : « Auprès de lui, Montesquieu n'est qu'un garçon de bureau ! » Mme de Miremont, plus pratique, songe à caser un si beau génie : « Voilà, dit-elle, un homme qu'il faut nommer à l'Académie des Sciences mo-

rales et politiques. » Cette Mme de Miremont qui a, mais réellement cette fois, le génie de l'intrigue, a su s'en servir d'abord pour se faire épouser, étant simple maîtresse de pension, par un pair de France. Ensuite, elle intrigue pour sa famille. Elle est l'âme et presque la présidente de la société des camarades, de cette société « jeune France », comme dit Scribe. On voit chez elle une foule de « jeunes hommes de tous les rangs et de tous les états, portant la tête et la voix hautes... apprentis grands hommes, gloire surnuméraire, illustrations à venir, qui ne feraient rien séparément, mais qui s'unissent pour être quelque chose, et s'entassent pour s'élever » (acte I, scène III).

Le journal sert à imposer au public ces prétendues gloires. Il célèbre « le

jeune Oscar Rigaut, que son imagination délirante vient de placer à la tête de la jeune phalange ». Ses discours politiques sont imprimés avec des réflexions du rédacteur et, entre parenthèses : « Marques d'approbation générale ». Pour être plus sûr de se voir prôner avec un enthousiasme suffisant, Montlucar rédige lui-même son éloge : « Qu'est-ce que le génie ? N'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on ne peut saisir, bien qu'elle parcoure l'immensité ? C'est la réflexion que tout le monde fera en lisant le dernier livre de M. de Montlucar... »

Il suffit à Edmond de Varennes, tant décrié autrefois, d'être présenté au cercle des amis par Oscar Rigaut, son ancien camarade de collège, pour qu'on le traite de « jeune et brillant avocat. » Avant de connaître son nom,

on parle de sa notoriété, de sa réputation européenne. Il a reconcilié, dit-on, le barreau moderne avec l'éloquence. Bernardet est intarissable, il prétend avoir suivi toutes les causes d'un homme qu'il voit pour la première fois. Il loue son urbanité de diction, son élégance dans la bonne plaisanterie, sa force de raisonnement, la chaleur de son style, la noblesse de son geste. C'est en un mot un jeune Cicéron. Tous les autres font chorus avec Bernardet, sans connaître Edmond davantage. Desrouseaux promet de lui faire son portrait en lithographie, Saint-Estève parlera de lui dans son prochain roman, Dutillet imprimera son plaidoyer à deux mille exemplaires. Le journal de M. de Miremont, qui d'abord disait tant de mal d'Edmond, célèbre maintenant son talent

éprouvé, son caractère irréprochable, son ardent patriotisme, son prodigieux talent oratoire.

Telle est la niaiserie du public qu'il suffit de dire ou de faire dire beaucoup de bien de soi pour le faire croire. Il suffit même de faire parler de soi : Montlucar invite dans ce but à ses soirées plus de monde que son salon n'en peut contenir. Bernardet s'entend à merveille à faire connaître son nom à tout le monde. Les électeurs sont aussi niais que le public, ils se laissent duper par toute la comédie organisée au profit d'Oscar Rigaut : ils admirent son improvisation soigneusement préparée, et sa riposte à des critiques convenues d'avance. Lui aussi, Oscar Rigaut, est un homme connu : il est connu pour sa richesse, mérite qu'on ne peut du moins lui contester. Il paie

à ses amis les chevaux, les loges au spectacle, les dîners au Rocher de Cancale ; cela fait parler de lui ; c'est excellent. « Chacun son genre, lui dit Bernardet (acte II, scène I), vous avez pris celui-là, mon gaillard, et ce n'est pas maladroit... ça vous donne une prééminence, une supériorité qui fait qu'on s'habitue peu à peu à vous regarder comme le point central, la clef de voute et presque le président. »

Chacun son genre, c'est la devise des camarades. Ils se sont répartis entre eux toutes les supériorités et il est entendu qu'en dehors d'eux il n'y a aucun talent. La gloire littéraire est leur apanage, depuis M. de Montlucar qui s'occupe d'économie politique, jusqu'à Oscar Rigaut, ce bon vivant et ce joyeux gourmet, qui fait des poésies

funèbres. Scribe a évidemment voulu ridiculiser les cénacles romantiques, les littérateurs qu'il appelle « Jeune-France » et dont les succès de théâtre risquaient d'éclipser sa réputation personnelle. Oscar « comme tout le monde » a fait un livre de poésies. Cela lui est venu un matin, en déjeunant, et il a écrit le *Catafalque.* La poésie est un domaine qu'il exploite comme d'autres font de la banque ou entrent dans l'industrie. « Je me suis mis, dit-il (acte I, scène VIII), dans le funéraire... il n'y avait que cette partie-là : tout le reste était pris par nos amis ; des beaux... des gants jaunes de la littérature, génies créateurs ayant tout inventé ; et ça aurait fait double emploi si nous avions tous créé le même genre. Aussi je leur ai laissé le vaporeux, le moyen-âge, le pitto-

resque ; j'ai inventé le funèbre, le cadavéreux, et j'y fais fureur. »

Saint-Estève est le romancier en vogue, au style apocalyptique, à la réputation « colossale et pyramidale. » Il s'est placé dans la littérature « comme l'obélisque avec sa masse écrasante, ses hiéroglyphes. »

Il ne faut pas oublier celui qui, par sa réclame savante, conduit tous ces génies à l'immortalité : Dutillet, le libraire, « inventeur des papiers satinés, des marges de huit pouces et des affiches de quinze pieds carrés. »

D'autres triomphent dans les arts, ainsi Desrouseaux, « notre grand peintre, qui a inventé le paysage romantique : génie créateur, il ne s'est pas abaissé comme les autres à imiter la nature : il en a inventé une qui n'existait pas et que vous ne trouverez nulle

part. » Tel est encore le musicien Timballini, qui « fera beaucoup de bruit » dans le monde. C'est un talent exotique qu'il faut « faire mousser », dit Bernardet, car à l'étranger il saura bien rendre le même service à ses camarades.

Tous ces génies de pacotille s'entendent à se faire valoir par des annonces dans tous les journaux, des éloges dans tous les salons, par exemple dans celui de Mme de Miremont, « une femme qui intrigue, qui juge, qui tranche, qui dans une soirée fait et défait vingt réputations ». Ils ont derrière eux, pour les admirer, tout un parti de snobs et de fashionables, qui feignent de lire les vers de Rigaut ou les gros volumes de Montlucar et qui se croient obligés d'entendre sans bâiller la musique des Italiens et de l'Opéra.

Mais si ces excellents camarades se donnent tant de mal, ce n'est pas, on s'en doute, pour le simple plaisir de se faire connaître et admirer. La réputation pour eux n'est qu'un moyen ; il leur faut des satisfactions plus réelles, et ils l'avouent eux-mêmes avec cynisme. « Eh ! messieurs ! dit Bernardet (acte II, scène VII), qu'importent les nuances ?... Il n'y a ici que des camarades, des amis... Vous êtes pour l'empire, vous pour la royauté, mon ami Dutillet pour la république, et moi pour tous ! Union admirable et d'autant plus solide qu'elle a pour base ce qu'il y a de plus respectable au monde... notre intérêt. » Il ne leur suffit par d'avoir dans leur groupe de grands génies, ils préféreraient avoir un député. Les appétits sont tellement déchaînés autour

de ce poste, que les camarades oublient un moment leur solidarité : chacun revendique cet honneur profitable et s'accorde son propre suffrage. Finalement, ils se mettent d'accord, gagnés encore par des considérations personnelles, et s'engagent, à charge de revanche, à faire passer Oscar Rigaut.

Bernardet aurait bien désiré cette charge, mais il préfère être nommé professeur à la Faculté. Il ne se ferait député, comme tout le monde, que pour arriver à cette chaire, mais s'il l'obtient tout de suite, la députation est inutile. « On perd, dit-il, aux affaires du pays un temps qu'on peut employer pour les siennes. » D'ailleurs il compte bien trouver un jour dans la députation le moyen de solliciter la main de Mlle de Miremont, qui a un grand nom et une grande fortune.

Pour le moment, il lui suffira d'être professeur, et il compte beaucoup moins sur son mérite personnel que sur les intrigues de Mme de Miremont ; pour gagner son appui, il s'engage de son côté à la soutenir dans tous ses projets ; c'est un marché en règle.

Tous les autres camarades, nous l'avons vu, désirent aussi ce poste de député : Dutillet, Saint-Estève, Montlucar sont sur les rangs, et ce dernier voudrait bien en outre entrer à l'Académie des Sciences morales et politiques. Oscar Rigaut, déjà maître des requêtes, et dont l'unique occupation est de ne rien faire, se laisse pousser à la Chambre par sa cousine, Mme de Miremont. Elle songe aussi à faire arriver ses autres parents ; le père d'Oscar est un imbécile, il ne sait rien : on tâchera de le mettre à l'Instruction

publique, de lui donner une inspection, une sinécure.

Ainsi le talent n'est pas nécessaire : il suffit d'avoir celui de solliciter et d'intriguer. Il faut être un naïf, un simple honnête homme comme Edmond de Varennes, pour avoir des scrupules. « Une pareille ambition, dit-il, demande de si grands talents ! — Vous n'avez donc jamais été à la Chambre ? lui répond Mme de Montlucar. Les avocats arrivent tous, vous ferez comme eux. » Pour tous ces ambitieux, l'intérêt du pays ne compte pas ; ils sont prêts à vendre leur vote pour une place. Quand le ministre a besoin de quatre voix pour faire passer un projet de loi menacé, il suffit à Mme de Miremont, qui a fait marché avec lui, de faire croire à une grave maladie de son mari. Celui-ci occupe

huit places à lui seul ; le ministre est entouré immédiatement de solliciteurs qui briguent sa succession et qui deviennent soudain les amis du ministère. « Peut-on refuser son vote à des gens qui vont avoir huit places à leur disposition ? C'est impossible ; et, au lieu de quatre voix, il paraît qu'ils en auront vingt-cinq. » (Acte IV, scène III). M. de Montlucar lui-même se met en campagne pour remplacer M. de Miremont à l'Institut.

On voit par là que la critique des mœurs, chez Scribe, consiste surtout dans la satire des mœurs politiques. Niaiserie des électeurs, incapacité et avidité des représentants, favoritisme des ministres, voilà ce qu'il met en lumière. La Chambre des Pairs n'est pas plus épargnée que la Chambre des Députés. M. de Miremont, pair de

France, est un fantoche grotesque, qui s'est fait de l'abstention une habileté personnelle et qui se laisse en tout guider comme un enfant par l'intrigante qui est sa femme. « M. de Miremont, dit Bernardet, est un homme de mérite, mais d'un mérite silencieux, qui dans la carrière des places et de l'ambition avance peu, mais ne recule jamais... Nommé en 1804 membre du Sénat conservateur, il n'a jamais pensé qu'à conserver ses places, et il y a réussi... Il se trouve encore au Luxembourg, pair de France, maintenant comme sous la Restauration. Ennemi des secousses et de tout ce qui pourrait entraîner un déplacement quelconque, il est partisan de ceux qui se maintiennent, fanatique de tout ce qui existe, mais sans se montrer et sans se compromettre... il se met au lit

deux mois à l'avance quand il doit y avoir quelque crise de quelque procès politique » (acte II, scène I).

Quelle est la valeur de cette satire ? Son exagération même lui enlève toute portée. C'est assurément une idée assez puérile que de croire à des associations comme celle que décrit Scribe. Comment admettre que cette assemblée de niais et de plats intrigants puisse faire la loi à l'opinion publique et aux électeurs ? Et ce qui n'est pas moins choquant, c'est de voir Scribe couvrir des traits d'une facile ironie l'art et la littérature romantique.

Nous devons maintenant nous demander si Scribe, après avoir fait ainsi le procès de la bourgeoisie, a des principes et une morale à opposer à ces maximes ambitieuses et intéressées.

Or, fait curieux, on s'aperçoit vite qu'au fond il est bien de son temps et partage en somme les préjugés qu'il veut combattre. Sans doute il y a dans sa pièce une satire des mœurs contemporaines ; sans doute il place même dans la bouche d'Edmond de Varennes des déclarations de principes : Edmond juge honteux de briguer les hautes charges quand on n'a pas assez de talent pour les exercer ; il répudie en style noble les intrigues louches et les cabales intéressées : « J'ignorais ce que je viens de voir et d'entendre ! j'ignorais que, pour être de vos amis, la première condition fut de mettre son opinion et sa conscience au service de vos intérêts... Non, je ne donne point de pareils gages, et n'accorde à personne le droit de m'en demander ! » (acte II, scène VII). Et

comme Dutillet le déclare traître à l'amitié, il poursuit avec plus de véhémence encore : « Ah ! n'outragez pas un pareil nom ! l'amitié s'avoue et se proclame, elle ne se cache pas, elle ne conspire pas ! elle ne rougit pas de se montrer, car la véritable amitié n'existe que pour de louables actions ! Hors de là, il n'y a que complots, coteries et coupables manœuvres, que le succès peut couronner d'abord, mais dont le temps fera bientôt justice ! Oui, qui s'est élevé par l'intrigue tombera par l'intrigue, car rien ne reste ici-bas que le talent ; l'intrigue peut le retarder, mais non l'empêcher d'arriver ; et quand viendra son jour, quand brillera sa lumière, dès longtemps vous serez rentrés dans l'obscurité natale qui vous attend et vous réclame ! »

Mais, si on fait abstraction de ces déclamations, on s'aperçoit vite qu'Edmond ne diffère pas tellement dans sa conduite des autres personnages de la pièce. Il veut être député. Est-ce pour mettre son talent au service de l'Etat ? Nullement : il forme ce projet parce que la fille du comte de Miremont lui laisse entendre que son père la marierait volontiers à un député : il suffit de ce mot pour qu'il sorte de son découragement et qu'il s'écrie : « Je veux être député !... je le serai ; c'est mon seul but, mon seul espoir... je mourrai ou je serai député. » Ce changement est si brusque que Mme de Montlucar le souligne d'une épigramme. Sans doute Edmond reste désintéressé ; ce qui le séduit, ce ne sont ni les honneurs, ni la fortune, ni même la belle situation et la grosse

dot de Mlle de Miremont ; il aime sincèrement la jeune fille : mais que penser de cet avocat qui veut se faire homme d'Etat par amour ?

Sans doute aussi, après comme avant cette résolution, Edmond a la même horreur des intrigues et des cabales. « Si c'est à ce prix, dit-il (acte II, scène VII), qu'on parvient aux honneurs, plutôt rester toute sa vie obscur et misérable ! plutôt renoncer au bonheur et à toutes mes espérances ! » Mais il sollicite la voix de Montlucar et se laisse introduire dans le cercle des Camarades. Sans doute il rougirait surtout de devoir son élection à l'appui d'une femme. « Protégé par vous... dit-il à Mme de Montlucar (acte I, scène V), que ne dirait-on pas ? On dirait que je suis parvenu par l'intrigue, que je suis arrivé par les

femmes... cela ne se doit pas... et j'en rougirais ! » Cependant, la seule différence qu'il y ait entre lui et les autres, c'est qu'il est assez candide pour ignorer les cabales faites en sa faveur. Livré à lui-même, malgré tout son talent, il ne serait jamais arrivé ; c'est grâce à des femmes qu'il réussit. Mme de Montlucar fait de son succès une affaire personnelle. Elle s'unit avec Mme de Miremont pour assurer son élection ; on intéresse à l'affaire cette maîtresse intrigante qu'est Mme de Miremont ; on lui fait croire qu'Edmond, qui jadis l'a dédaignée, meurt d'amour pour elle. Il n'en faut pas davantage pour que Mme de Miremont sente se réveiller en elle son ancienne passion, qui avait fait place à la haine. Elle se met aussitôt en campagne pour faire nommer Edmond au

lieu de son cousin Rigaut qu'elle soutenait tout d'abord ; un aveu maladroit d'Edmond, qui ignore toutes ces intrigues, dévoile la vérité à Mme de Miremont. Elle apprend qu'en réalité c'est sa belle-fille qui est aimée du jeune homme. Elle est furieuse d'avoir été dupée par Mme de Montlucar ; Bernardet est furieux également : il a soutenu Edmond parce que Mme de Miremont lui a promis qu'à cette condition elle favoriserait son mariage avec la fille du pair de France. Enfin Oscar, Montlucar et les autres camarades qu'on a dupés eux aussi s'accablent de reproches et d'injures. Mais Mme de Miremont apprend trop tard qu'elle a été jouée ; en vain elle essaie de défaire ce qu'elle a fait : Edmond est élu député grâce aux intrigues de toutes ces femmes et à l'appui inté-

ressé de Bernardet. Aussi sa naïveté nous fait-elle sourire quand il déclare, au dénouement, en s'adressant à Mme de Miremont et à Bernardet : « Ah ! que j'étais injuste ! ce matin encore je me plaignais des hommes et du sort... j'accusais mon siècle de partialité, d'intrigues, de cabales... et je vois maintenant qu'il y a encore amitié véritable et désintéressée... qu'on peut arriver sans coteries, sans honteuses manœuvres. » (Acte V, scène XII).

Certes, Edmond est supérieur par son honnêteté et ses talents aux autres personnages de la pièce ; mais est-il bien moral de le faire triompher grâce aux mêmes intrigues ? La cabale est-elle justifiée par cela seul qu'elle se met une fois au service du meilleur parti ? Il n'est pas suffisant, pour nous

satisfaire, que Mme de Montlucar termine la pièce par cette déclaration : « On arrive quand on a des camarades, mais on reste quand on a du talent. » C'est une conception singulière que celle de Scribe, qui au fond partage le culte de son temps pour l'argent, le succès, les places et les beaux mariages. Il y a quelque chose de choquant dans cette prétendue morale qui veut que le talent et l'honnêteté soient récompensés au dernier acte par une place et l'alliance d'une riche héritière. Ce dénouement était acceptable dans le *Solliciteur*, parce que c'était une simple fantaisie sans prétention. Ici, nous en sommes d'autant plus surpris que Scribe se contredit lui-même : il montre évidemment la déroute des intrigants, mais le triomphe de l'intrigue.

CONCLUSION

CONCLUSION

« Scribe, a-t-on dit (Lecigne : *Scribe et son théâtre*), n'était au fond qu'un amuseur et un caricaturiste, un Labiche qui força son talent et sortit de sa sphère. » Il faut avouer en effet que ses comédies historiques et politiques nous paraissent assez faibles. Sa façon de présenter l'histoire est d'un vaudevilliste ; il ne se fait pas scrupule d'arranger les événements en vue d'un effet à produire. Par exemple dans le *Verre d'Eau*, outre que la donnée de la pièce repose tout entière sur une anecdote des plus suspectes, il modifie pour les besoins de la cause les faits réels. L'amour de la reine Anne pour Masham est de son invention et,

afin de le justifier, il est amené à dissimuler qu'Abigaïl Churchill était alors depuis plusieurs années mariée avec Masham. De plus, ses idées sur l'enchaînement des causes et des effets sont d'un vaudevilliste plus que d'un historien et d'un philosophe. Ses pièces ne reposent pas sur une analyse profonde des caractères et des événements ; au lieu de pénétrer au fond des âmes, il se borne à combiner des artifices, à ménager des quiproquos et des surprises.

Dans la comédie de mœurs, il n'a cherché qu'à tirer parti de l'actualité et à puiser dans l'étude des faits contemporains un regain de popularité. Il a été l'observateur superficiel d'une époque sans caractère, d'un siècle sans force et sans élan. Avec une exagération qui enlevait beaucoup de force à

ses critiques, il a montré la curée des places et des honneurs, l'avidité des solliciteurs, les convoitises des bourgeois et des grands personnages, les cabales des gens de lettres et des artistes. A la fois conservateur et frondeur en politique, il a mis dans ses pièces un grain de libéralisme bourgeois : il soutient le trône, en raillant les chambres et les ministres.

Scribe a prétendu faire la satire du régime de Juillet. N'a-t-il pas cependant flatté lui-même les goûts de la bourgeoisie ? N'a-t-il pas prêché sans cesse le culte des intérêts matériels ? Sans doute, il n'a pas dû ses succès à l'intrigue ; il n'a flatté aucun gouvernement ; il n'a sollicité ni honneurs, ni pensions ; comme sa devise le dit fièrement, c'est sa plume qui lui a assuré sa fortune et son indépendance :

Inde fortuna et libertas. Mais, dans une foule de pièces, il a montré que le but de la vie était de courir après les places, les honneurs et les grosses dots, de même qu'au théâtre il courait après le succès et l'argent. S'il paraît renoncer dans la suite à ses premières maximes, le revirement n'est souvent qu'apparent : Scribe ne peut, même dans la *Camaraderie*, s'empêcher de payer le mérite et la vertu par de beaux mariages et de belles situations.

Scribe a tiré de ses œuvres une popularité passagère et beaucoup d'argent, mais aux dépens d'une gloire durable. Il a exploité le théâtre comme une mine de succès et de revenus. Mais son œuvre se ressent trop de la rapidité du travail : le style en est faible, souvent incorrect ; le fonds d'idées qu'il a essayé de développer est somme

toute peu original ; l'observation des mœurs est superficielle, l'analyse des caractères presque toujours fort insuffisante. Le grand mérite de Scribe, c'est l'habile conduite de l'action ; il sait à merveille tirer parti des idées que lui apportent ses collaborateurs ou qu'il puise dans ses lectures. Il possède à fond l'art de mêler les incidents, d'inventer les péripéties, de dénouer habilement une intrigue compliquée. Cet art se passe trop volontiers des sentiments, des idées et des caractères. C'est là le grand défaut des pièces que nous avons étudiées : Scribe, toujours supérieur dans le vaudeville, a échoué dans la haute comédie, dans les pièces politiques et historiques. La tâche des successeurs de Scribe, d'Alexandre Dumas fils et d'Emile Augier, sera précisément, tout en conservant l'art de

l'intrigue, de rendre au théâtre la peinture des mœurs et l'étude des questions sociales que Scribe avait traitées d'une façon vraiment trop imparfaite.



TABLE

TABLE

Nantes. — Imp. A. DUGAS, 5, quai Cassard

CHEZ LES MÊMES EDITEURS

IMP. RENAUDIE, 18, RUE DE SÈVRES. — PARIS.